A la recherche du paradis. L'antarctique et troubles identitaires dans le récit 'Voyage autour du monde' de Georg Forster

Pour IRENE

Anne Peiter
Maitre de Conférences,
Etudes du Monde Germanophone
CCLC/CRLHOI, EA4078
Université de La Réunion

Le vide est le vide

La terre est-elle terre ?

Georg Forster, un jeune allemand né en 1755, mort en 1794, fut membre avec son père de l'équipe du Capitaine Cook lorsque celui-ci entreprit son deuxième voyage autour du monde. L'objectif de cette l'équipe était clairement définie : elle devait découvrir un nouveau continent dans l'extrême sud de l'Océan Indien. Dans les années 1770, on s'attendait encore à trouver une terre paradisiaque et donc à la possibilité de fonder des nouvelles colonies. Mais l'espérance de pouvoir prendre en possession de cette *terra australis incognita* partait d'une prémisse qui n'allait pas de soi : La découverte d'une terre nouvelle présuppose qu'il existe une terre nouvelle.

L'herbe ne fait pas une terre

Le trajet des deux bateaux qui portaient les noms évocateurs *Adventure* et *Resolution* fut conçu à partir d'informations rudimentaires et incertaines. Ne sachant pas où le nouveaux continent allait commencer, les voyageurs étaient surtout tributaires de l'interprétation des signes qu'ils rencontraient dans la réalité. L'histoire des découvertes leur enseignait que la terre était toujours annoncée par quelque chose avant qu'elle-même apparait.

> *Le 8, alors que la mer était toujours très agitée et le vent très fort, nous fumes entourés d'oiseaux de la même espèce. Et, pour la première fois, nous aperçûmes des pingouins ainsi que des masses d'herbes de mer appelées bambou de mer (fucus buccinalis Linn.) non loin du navire. Cela renforça notre espoir de trouver une terre, car jusqu'ici, nous étions convaincu que l'herbe de mer, surtout cette herbe de rocher, et les pingouins ne se trouvent jamais loin de la terre ferme. (Georg Forster : Voyage autour du monde, traduit par A.P.).*

La précision qui caractérise les noms des animaux et des plantes contraste avec l'incertitude caractérisant la terre attendue. C'est pour cette raison que Georg Forster interrompt son récit pour montrer qu'il évalue rétrospectivement mieux la réalité à laquelle il a été confronté pendant son voyage.

> *Mais l'expérience nous a montré qu'on ne saurait se fier à ces signes dont le crédit repose sur quelques preuves isolées qui, par un heureux hasard, paraissaient prometteuses ou nous proviennent du témoignage de quelques marins célèbres. (Forster : Voyage, traduction A.P.).*

Forster compare sa propre expérience avec le témoignage de personnes ayant voyagé auparavant. Les pingouins et l'herbe ne semblent plus être des choses qui lui dévoileraient la terre à découvrir. Ils finissent au contraire par voiler son regard car l'espérance de pouvoir voir la terre avant qu'elle ne soit vraiment là provoque une concentration inadmissible sur ce qui est effectivement là. Reconnaître le vide en tant que vide est la grande difficulté à laquelle Georg Forster doit faire face. C'est pour cette raison que tout son récit se rapportant à l'antarctique semble être une réflexion sur la question de savoir pourquoi le vide fut renié en tant que tel. Ce ne sont donc pas les découvertes dans l'Océan Indien qui seront au centre de mon analyse, mais les conséquences de l'expérience du vide sur les explorateurs eux-mêmes.

Les nuages ne sont pas une terre

Georg Forster s'intéresse à tout ce qu'il voit au plan vertical.

> *Nous scrutions les nuages qui se trouvaient devant nous afin de discerner une cime qui apparaitrait quelque part, car chacun de nous avait envie d'être le premier à pouvoir crier « La terre ! ». Fréquemment, la forme trompeuse des bancs de brumes ou des îlots de glaces enveloppées / recouverts par des bourrasques de neige fut à l'origine de fausses alertes et l'Adventure, notre compagnon de voyage, fut souvent amenée à nous envoyer des signaux pour nous annoncer une terre. (Ibid.)*

L'interprétation de signes dont Forster nous fait le récit se rapportait d'abord aux choses s'étant manifestées ouvertement. Le fait qu'elles soient visibles nourrit l'espoir qu'on allait être en mesure de dé-couvrir aussi la terre inconnue. L'intérêt pour les nuages, le brouillard et les bourrasques de neige change par contre le rapport entre le signe et la chose à laquelle il renvoie : tout d'un coup, on ne part plus de l'hypothèse selon laquelle les signes permettent de dé-couvrir la terre et une sorte de méfiance s'installe : les signes semblent en réalité agir pour *couvrir* la terre. Ils n'ont donc plus la fonction de représenter quelque chose – ici le nouveau continent. Le signe en tant que représentant perturbe plutôt le voyageur qui essaye d'interpréter le monde qu'il voit. Lui, qui est le troisième élément dans la relation triadique du signe et de l'objet, comprend que les signes ne sont des signes que dans la mesure où ils expliquent l'invisibilité et le secret du continent qu'on est en train de chercher.

Mais le fait que les signes couvrent au lieu de découvrir quelque chose n'est pas seulement négatif. Le vide de l'espace dans lequel les animaux et les plantes perdent leur statut de signe n'est toléré que grâce à l'idée que les nuages, le brouillard et les bourrasques de neige sont responsables du morcellement des signes. La relation triadique s'élargit. Les animaux et plantes ne doivent pas être classés définitivement, car brusquement l'idée apparaît que quelque chose venant de l'extérieur les a empêchés d'être les représentants du continent.

L'eau n'est pas une terre

L'absence de succès et l'incertitude par rapport à la question de savoir si les signes ont été interprétés de manière adéquate rendent un nouveau départ nécessaire. Mais là où il y avait quelque chose n'est plus rien. Même la glace dont la réalité avait été reconnue par Forster a disparu. L'hypothèse selon laquelle la terre existait belle et bien est repoussée car la solidité n'a pas seulement une dimension spatiale, mais aussi une dimension temporelle. Une terre ferme dont l'endroit est soudain plein d'eau n'est pas une terre ferme, mais de l'eau. Pour autant que ce vide n'ait pas été ce que les voyageurs avaient cherché, le camouflage n'avait en quelque chose pas eu lieu : le vide était le vide, d'une manière totalement ouverte et franche et donc si difficile à reconnaître.

Une île n'est pas une terre

Le paradoxe réside dans le fait que Cook et ses matelots s'étaient avancés si loin vers le sud que le « vrai » antarctique était presque à leur portée. Mais une « barrière de glace

infranchissable » rendait impossible le projet « de continuer le chemin vers le sud et donc la détection de la terre ferme de l'antarctique. » (Katalog, p. 98).

Mais il se pose la question de savoir si c'était vraiment cette barrière qui empêchait le chemin vers la « dé-couverte » ou s'il ne vaut pas mieux mettre l'accent sur le fait que le nouveau « continent » fût différent de ce que les voyageurs avaient cru. Le problème n'était pas, me semble-t-il, que Cook n'avait pas suffisamment cherché. Le problème était avant tout qu'il avait commencé le voyage en s'appuyant sur certaines attentes : des attentes certaines, des attentes fermes concernant la promesse d'une terre ferme. Le travail plus dur ne consistait donc pas dans la nécessité d'affronter les glaces flottantes et les tempêtes, mais de prendre congé des concepts auxquels on était habitué.

Personne d'autres a mieux décrit l'amertume et la déception liées à la nécessité d'abandonner les concepts initiaux que Captain Cook même : « Si j'ai raté la découverte d'un continent », écrit-t-il à un secrétaire des amiraux, « c'est pour la simple raison qu'il n'existe pas. » (Katalog, p. 97). L'ironie de l'idée que la propre performance était performante dans la mesure où elle demeurait imperceptible (on n'avait trouvé rien d'autre que – – le rien) est convaincante parce qu'elle est d'une brièveté extrême. La difficulté après le retour en Angleterre consistait dans le fait que la performance de l'équipe ne pouvait être définie qu'*ex negativo*.

La terre blanche est de la terre

Le nouveau est le comparable

L'échange avec la population de plusieurs îles du pacifique ne se développa pas seulement lors du séjour sur ces îles mêmes, lors des semaines de repos, mais aussi sur le bateau. Un tahitien avait sollicité l'autorisation de Cook pour accompagner les européens sur leurs deuxième chemins vers le sud. Ce tahitien était un jeune homme dont le nom était Maheine. Il vît le froid de l'antarctique comme quelque chose de totalement nouveau.

> *Le lendemain, le thermomètre était remonté d'un demi-degré et nous voguions par vent frais plein Est sans nous soucier des bourrasques de neige dans lesquelles souvent on ne voyait pas à dix pas du navire. Dès les jours précédents, notre ami Tahitien Mahaïné avait manifesté un grand étonnement en présence des averses de neige et de grêle, phénomènes météorologiques complètement inconnus dans son pays. Ces « pierres blanches » qui fondaient dans sa main étaient à ses yeux choses miraculeuses ; et malgré nos efforts pour expliquer qu'elles étaient produites par le froid, je crois que cela restait pour lui très obscur et dépassait ses capacités de compréhension. (Georg Forster : Voyage autour du monde. Antarctique, Ile de Pâques, Iles Marquises, traduit par Joël Lefebvre, Editions S.d.E., Paris 2004, p. 10.)*

La présence de Maheine change le regard que les européens portent sur la neige. Alors que le premier voyage vers le sud était dominé par l'idée de l'incommensurabilité du froid, l'étonnement de Maheine met en relief les parallèles entre l'hiver en Europe d'un côté et l'hiver dans l'antarctique de l'autre. Maheine, par contre, est encore en train de chercher des mots, et ce dans le but de pouvoir parler, plus tard, de quelque chose qui n'existe pas dans son pays.

La création de concepts adéquats est difficile, car il ne parle pas la même langue que les autres membres de l'équipage. Sur plusieurs niveaux, il a donc recours aux traductions. Premièrement, il est obligé de traduire ses expériences par les concepts qui lui sont familiers. Deuxièmement, il doit trouver des mots en langue tahitienne correspondant aux mots utilisés pour les explications qu'on lui donne en anglais. Et troisièmement, il doit trouver des mots

permettant l'échange avec les européens qui, au premier abord, semblent être les seuls à pouvoir vérifier si ses mots sont adaptés ou pas. Georg Forster fait encore un pas en traduisant les traductions entre le tahitien et l'anglais dans sa langue maternelle qui est l'allemand.

L'impression du blanc qui domine dans l'antarctique motive le choix de Maheine de lier inextricablement l'adjective « blanc » et la substantive « pierre ». Il se pose donc la question si ce n'est pas Maheine qui, malgré l'incommensurabilité presque totale qui existe entre ses expériences dans son propre pays et les choses nouvelles qu'il voit dans l'antarctique, n'est pas plus capable de mettre l'accent sur la possibilité de comparer deux mondes que les européens mêmes. La « terre blanche » semble correspondre à ce que les européens cherchent dès le début de leur voyage.

Comme on l'a vu, les européens définissent la terre par deux concepts: premièrement par l'idée d'une certaine consistance, et deuxièmement par la durabilité de cette consistance dans le temps. Pour Maheine, par contre, la terre n'est pas *encore* l'eau, peut donc être considérée comme étant de la terre. Il insiste en même temps sur le blanc :

> *Les épaisses giboulées de neige de ce jour-là le plongèrent dans un étonnement plus grand encore. Après avoir longtemps regardé les flocons, il dit que, revenu à Tahiti, il les nommerait « pluie blanche ». (Ibid., p. 10-11.)*

Le nouveau est le transmissible

Tout d'un coup, l'index temporel apparaît aussi dans les réflexions de Maheine. Mais cet index ne se réfère pas aux phénomènes qu'il observe, mais à l'échange avec ses compatriotes auxquels il devra expliquer ses observations. Alors que les européens essayent de pronostiquer les changements qui transformeront un élément dans un autre, Maheine anticipe la difficulté de devoir expliquer la transformation de ses concepts aux tahitiens qui attendent son retour. Il lui arrive donc de se jouir de quelque chose qui, pour les européens, est négatif au suprême degré :

> *Il n'avait pas vu le premier bloc de glace que nous rencontrâmes, parce qu'il dormait à ce moment-là. D'autant plus grande fut sa surprise quand deux jours plus tard, à peu près par 65° de latitude sud, il aperçut un énorme bloc de glace. Le lendemain, nous fûmes en présence d'un grand champ de glace qui mit fin à notre avance vers le sud, mais qui causa une grande joie à notre ami tahitien parce qu'il croyait que c'était la terre ferme. (Ibid., p. 11.)*

Alors que pour les européens, le champ de glace complique la recherche de terre ferme, Maheine voit dans le champ de glace une terre qu'il n'a pas cherchée, mais trouvée. Alors que les européens ont des idées claires sur ce qu'ils devraient découvrir, Maheine découvre qu'ils existent beaucoup de choses qu'il n'a pas pu s'imaginer auparavant. Par conséquent, la négociation entre Maheine et l'équipe européens sur la signification de certaines choses devient de plus en plus un discours sur la singularité des idées qui sont propres à chaque groupe – et du coup aussi sur l'identité de chacun. C'est ainsi, qu'une discussion est déclenchée à partir de l'idée de Maheine stipulant que le champ de glace correspond à la terre :

> *Nous lui expliquâmes qu'il n'en etait rien, mais que ce n'était que de l'eau devenue dure. Il n'en fut nullement convaincu, jusqu'au moment où nous le conduisîmes à un tonneau d'eau douce ouvert qui se trouvait sur le pont, pour lui montrer comment la glace s'y formait peu à peu. Malgré cela, il n'en démordait pas et continuait à appeler ce champ de glace « terre blanche » pour la distinguer des autres terres. (Ibid., p. 11.)*

Les européens essayent de prouver à Maheine que la transformation de l'eau peut s'opérer dans les deux directions. La descente sur les lieux devrait convaincre Maheine de la pertinence de ces explications. Mais pour Maheine, le problème le plus important consiste dans le fait qu'il est seul, un étranger, représentant donc toujours des idées minoritaires dans ses discussions avec les européens. Il mentionne souvent ses propres gens, parce que les européens ont toujours recours à un « nous » créant une identité qui lui est opposée. Maheine ne fait pas ses observations dans le but de le garder pour soi-même, mais il agit en tant que représentant des autres. Son œil est en même temps l'œil des tahitiens qui n'ont pas eu l'occasion de participer au voyage de Cook. Autant que Cook est aux prises avec sa responsabilité par rapport à l'eau, Maheine est aux prises avec les attentes que sa famille et ses amis ont par rapport aux expériences dont il va être le témoin. Mais en fin de compte, il insiste sur ce qu'il a vu : le vide n'est pas vide. La terre blanche est de la terre. L'identité des européens qui entre en crise parce que l'idée de la découverte doit être abandonnée n'est pas celle de Maheine : lui a découvert une terre nouvelle.